

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nathanaël, Tanis Rideout, Susan Glickman

Hélène Rioux

Number 157, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73533ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2015). Review of [Nathanaël, Tanis Rideout, Susan Glickman]. *Lettres québécoises*, (157), 31–33.



NATHANAËL

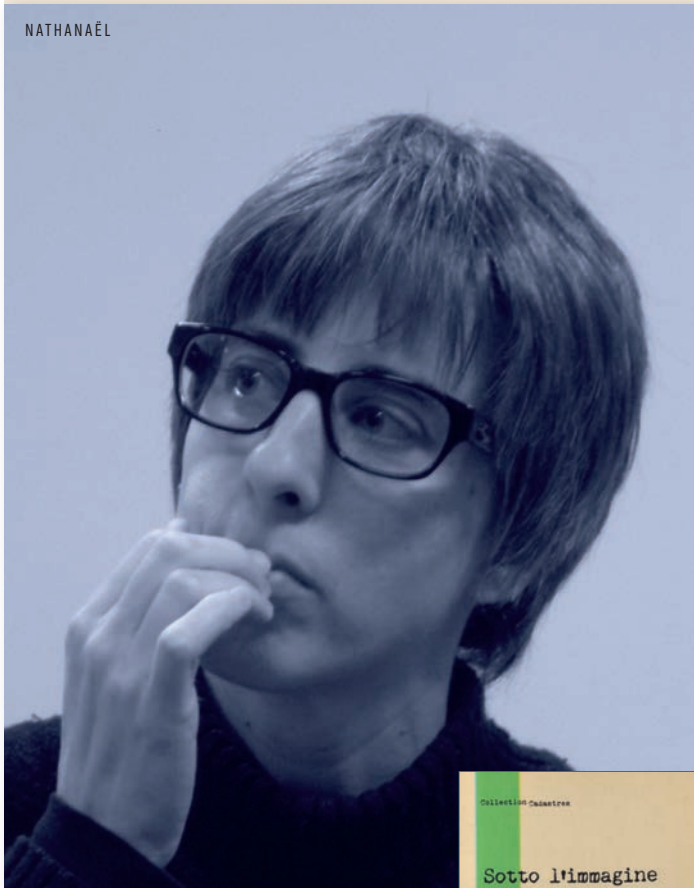
Sotto l'immagine

Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Cadastes », 2014, 86 p., 13,95 \$ (papier), 9,99 \$ (numérique).

Un long monologue

Difficile de résumer *Sotto l'immagine*. S'agit-il d'un essai, d'un poème, d'un extrait de journal intime ?

NATHANAËL



À la fois tout cela et rien de cela. Un livre inclassable, indéfinissable. Un long monologue, magnifiquement écrit. Qui se déploie entre Vienne, Chicago et Paris. Entre le cinéma, la littérature et la pluie. Une suite de réflexions sur l'art, sur la traduction et sur l'intraduisible. L'érudition de l'auteur, son intelligence et sa sensibilité forcent l'admiration.

Difficile de le résumer et je n'essaierai pas. Je me contenterai de citer quelques phrases qui nous restent dans la tête et sur lesquelles on médite longtemps. Celle-ci, par exemple, à propos du *Livre de Franza d'Ingeborg Bachmann* et de leurs traductions :

Si vous prenez côte à côte l'anglais et le français, vous avez deux livres distincts ; le premier nous propose un roman bouclé comme Bachmann n'en a pas écrit, le second nous fait état de ses béances et ellipses... (p. 34)

Et :

C'est le premier tort de la traduction que d'entreprendre la recherche d'une vérité textuelle absolue... (p. 37)

Ou encore :

La traduction n'a rien d'une absolution, c'est le tribunal intempestif des erreurs commises à l'endroit de la langue et de l'histoire ; rien n'y fait, on a tort de vouloir s'en disculper. (p. 41)

Auteure d'une vingtaine d'ouvrages, Nathanaël a notamment traduit des œuvres de Catherine Mavrikakis et d'Hervé Guibert.



TANIS RIDEOUT

Par-dessus tout

traduit de l'anglais (Canada) par Daniel Lauzon

Montréal, VLB, 2014, 400 p., 29,95 \$.

Le toit du monde

Le Britannique George Mallory serait peut-être le premier alpiniste à avoir atteint le sommet de l'Everest. Mais rien n'est sûr. On sait seulement qu'on l'a vu pour la dernière fois le 8 juin 1924 sur la crête nord de la montagne. *Par-dessus tout*, premier roman de la poète Tanis Rideout, raconte sa dernière escalade.

Comme un jeu de miroirs, le roman fait alterner les points de vue, intercale chapitres écrits au passé, à la troisième personne, et chapitres à la première personne, au présent. Au passé, c'est l'expédition même, avec une foule de détails techniques (montage et démontage des camps de base, préparation et réparation du matériel, etc.), les incidents de parcours, les rapports en général chaleureux, mais parfois tendus, entre les membres de l'équipe, George et Sandy, le photographe Odell, Teddy, Some, médecin du groupe, et les autres. Les chapitres écrits au présent racontent, heure par heure, une journée dans la vie de Ruth, la femme de Mallory, restée à Cambridge avec leurs trois enfants.

L'ascension

Malgré la splendeur du lieu, malgré la détermination des alpinistes, à la montagne, rien n'est facile, et le moins qu'on puisse dire, c'est que plus on grimpe, plus les conditions de vie deviennent terribles, à la limite du supportable. Il y a le froid intense, surtout la nuit, il y a la soif, la violence du vent, le manque d'oxygène, l'épuisement, les hallucinations et les mirages, le danger constant, les chutes, les blessures, la cécité des neiges, les bouffées de désespoir. Et la mort qui guette à tout instant : un jeune garçon se noie, un sherpa pourtant aguerri succombe au bout de son souffle, les yeux exorbités, victime du mal de l'altitude.

Rien ne valait peut-être la peine de mourir. Tout cela était folie, ces vaines ambitions, cette soif de gloire — pour eux-mêmes, pour le roi et pour la patrie. Mais si rien ne valait la peine de mourir, alors rien ne valait la peine d'être vécu. (p. 39)

Tanis Rideout rend tout cela à merveille. Elle pénètre jusqu'au cœur de ses personnages, George surtout, mais aussi Sandy,



les deux qui ne survivront pas à l'aventure, sonde leurs motivations, fouille leur passé qui nous est révélé par bribes, lentement, dans le désordre. Au fil de la montée, le premier revit la relation conflictuelle qu'il entretenait avec son père, un pasteur rigide, son amour pour Ruth, leur lune de miel sous la tente, les conférences qu'il donnait après ses expéditions, à New York notamment, où il fut infidèle à Ruth. Des souvenirs pénibles, la guerre dans les tranchées, la mort de son frère Trafford, et cette expédition qu'il dirigeait, deux ans plus tôt, au cours de laquelle sept sherpas avaient péri lors d'une avalanche.

Dans le cas de Sandy, il y a aussi la relation avec le père, mais harmonieuse, cette fois, et celle, plutôt trouble, avec sa maîtresse Marjory qu'il n'est pas sûr de vouloir retrouver au retour.

Nous les suivons ainsi, ensemble, mais chacun dans sa bulle,

C'était l'esthétique de la montée, le pouvoir d'attraction de ce qui se trouve là, si proche, au-delà de notre horizon. C'était le simple plaisir de franchir un tournant, un mur, de sentir son corps faire exactement ce qu'il faut, quand il le faut. Mais c'était plus que ça, aussi. Il y avait ce sentiment de suprématie qui se manifestait quand il se trouvait au sommet. (p. 121)

C'est de la souffrance [...] Ce n'est que cela, l'alpinisme. De la souffrance. Il suffit de pouvoir l'endurer mieux que les autres. (p. 225)

Cambridge

L'autre partie du roman, intercalée, raconte à la première personne le dernier jour de cette expédition, mais du point de vue de Ruth, la femme de Mallory: la naissance de l'aube après une nuit blanche, le réveil des enfants (l'aînée, Clare, qui vit très mal cette séparation, Berry et John, le benjamin, qui connaît à peine son père), le petit déjeuner, les courses, le dîner avec les amis. Jusqu'au télégramme apporté par un journaliste qui lui apprend la mort de son mari.



TANIS RIDEOUT

Ruth revit elle aussi leur rencontre, leurs disputes et leurs réconciliations, leurs gestes d'amour. S'ajoutent à ces souvenirs des fragments de conversations et de lettres, un poème écrit par George. Elle s'était opposée à ce départ — le dernier, lui avait-il promis —, elle se morfond maintenant en regrets.

Je donnerais n'importe quoi pour l'avoir maintenant à mes côtés. [...] Mon égoïsme me consterne. Tout mon corps me fait mal à force de pleurer. Me brûle. [...] Le jardin est vide, je suis entièrement seule. (p. 151)

On pourrait se perdre entre tous ces allers et retours, mais non, car bien qu'elle soit ardue à l'occasion — comme une escalade —, la narration est très habile, et très habilement traduite par Daniel Lauzon. Un roman émouvant.

À la fin, il nous reste une question: Pourquoi? Pourquoi tant de misère, tant de souffrance? Une seule réponse, peut-être, celle de George Mallory aux photographes qui lui demandaient pourquoi il voulait grimper l'Everest: *Because it is there*, a-t-il répondu. Parce qu'il est là.

☆☆ ½

SUSAN GLICKMAN

Les aventures étranges et surprenantes d'Esther Brandeau, moussaillon,

traduit de l'anglais par Christiane Duchesne

Montréal, Boréal, 2014, 240 p., 22,95 \$.

Mille et une nuits en Nouvelle-France

Printemps 1738. Le Saint-Michel vient d'entrer dans le port de Québec. Équipage et passagers débarquent et parmi eux le jeune mousse appelé Jacques La Fargue.

Il est aussitôt démasqué par Varin, le commissaire de Marine. C'est-à-dire qu'elle est démasquée, car le moussaillon est en fait une fille déguisée et l'officier l'a deviné. Sommée de s'expliquer, elle offre à son auditoire médusé une histoire abracadabrante où, bébé, elle a été recueillie par des singes après un naufrage et élevée dans leur île. Personne, du moins presque personne, ne la croit, évidemment.

ment, mais que faire d'elle? En attendant que le roi décide de son sort — et les bateaux ne reviendront pas avant plusieurs mois —, on n'a pas d'autre choix que de la garder en Nouvelle-France. Elle est donc confiée à l'intendant Hocquart. Il pourrait l'envoyer en prison, mais il choisit plutôt de l'héberger chez lui: après tout, elle n'a rien d'une criminelle.

Shéhérazade

Si les gens ne croient pas trop à ses fables, ils aiment pourtant l'entendre raconter et c'est ainsi qu'elle est invitée, avec Hocquart, dans des soirées où elle doit se produire. Alors, elle raconte.

Après avoir nagé trop loin de son île, dit-elle, elle est recueillie sur un navire marchand portugais. Une autre fois, elle se retrouve sur un bateau de pirates, puis abandonnée, avec deux compagnons d'infortune, sur un récif au milieu de l'océan Indien, puis c'est un vaisseau français, le *Lys*, qui l'accueille à son tour. Capturée, avec le médecin à bord, par des Africains, elle se perd dans le Sahara après une tempête de sable et est finalement sauvée par des Touaregs au grand cœur. Elle fait ainsi le tour du monde.

Parfois, telle Shéhérazade, elle intègre d'autres histoires à ses récits, celle de Joaquin et celle d'Esteban, l'un mêlé à un trafic d'esclaves et qui, devenu aveugle, passe sa vie à rechercher la jeune fille qui l'a



SUSAN GLICKMAN

salvé, l'autre enlevé, tout enfant, par des Arabes et donné, sous les traits d'une fillette, à un sultan cruel qui le confine dans son harem.

Naufrages, odyssees, passions amoureuses et destins exemplaires, tout cela a de quoi éblouir les colons pendant les longues soirées d'hiver. Mais le printemps revient et une fois les communications rétablies avec la France, l'énigme est résolue : Esther Brandeau est, plus banalement, la fille d'un marchand juif de Bayonne. Les Juifs sont interdits en Nouvelle-France, elle doit donc retourner chez elle — après avoir refusé la demande en mariage de l'intendant.

Le roman est basé sur un fait authentique, explique l'auteure à la fin du roman. Une jeune Juive nommée Esther Brandeau a réellement séjourné en Nouvelle-France de 1738 à 1739.

C'est le tempérament d'Esther qui a piqué ma curiosité, ce qui l'avait rendue courageuse et assez frondeuse pour s'exiler, autant que ce qui avait porté les gens de Nouvelle-France à la protéger jusqu'à ce qu'un édit royal les force à la renvoyer. [...] la jeune fille m'est apparue alors comme une extraordinaire fabulatrice plutôt que comme une aventurière intrépide. (p. 229-230)

Née à Baltimore, Susan Glickman a grandi à Montréal et vit maintenant à Toronto. Romancière et poète, elle est également l'auteure d'essais pour lesquels elle a remporté des prix prestigieux.

INFOCAPSULE

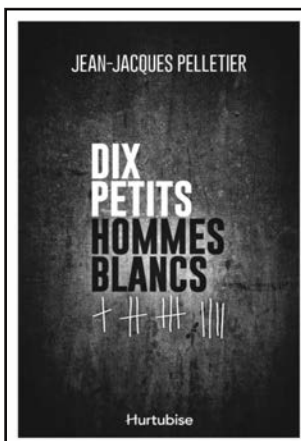
Victor-Lévy Beaulieu : campagne de financement réussie !

À moins d'un dérapage de dernière minute, la campagne de financement qu'a lancée Victor-Lévy Beaulieu pour réaliser la publication de *666-Friedrich Nietzsche* (un livre de 1392 pages !) et assurer l'avenir des Éditions Trois-Pistoles sera un succès. Au moment où s'écrivent ces lignes, il ne manque que 20 000 \$ pour atteindre les 150 000 \$ visés. La campagne s'est terminée le 15 février.

On sait que Victor-Lévy Beaulieu a un caractère bouillant. Par exemple, outré du recul du mouvement indépendantiste, il brûlait en février 2008 le premier exemplaire de son roman *La grande tribu, c'est la faute à Papineau*. Tout au long de sa carrière, il a multiplié les coups d'éclat, convaincu qu'il pouvait changer l'ordre des choses, ce qui n'a pas toujours été le cas. Il faut dire que le colérique écrivain est aussi un éditeur littéraire depuis belle lurette. Il a fait ses premières armes à titre de directeur littéraire aux Éditions du Jour de 1969 à 1973, puis il a créé les Éditions de l'Aurore en 1973, qui ont fait faillite. Les Éditions VLB ont vu le jour en 1976. La maison a été vendue à Jacques Lanctôt en 1985 à la suite de la décision de VLB de retourner vivre à Trois-Pistoles, son patelin d'origine (il est né à Saint-Paul-de-la-Croix). Il y fondera les Éditions Trois-Pistoles en 1994. Ses déboires récents sont liés à cette maison d'édition dont la subvention a été coupée de 20 000 \$ par le Conseil des arts et des lettres du Québec et de 15 000 \$ par la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC). Colère de Victor-Lévy Beaulieu. Or la publication d'un article de Mario Cloutier dans *La Presse* (9 janvier 2015) a révélé que M. Beaulieu ne payait pas souvent ses droits d'auteur selon plusieurs écrivains dont notre collaborateur Yvon Paré.

Cela dit, Victor-Lévy Beaulieu est sans doute le plus grand écrivain que le Québec ait produit. Il a publié une œuvre colossale dans presque tous les genres (roman, essai, textes dramatiques pour la télévision, la radio et le cinéma) s'adaptant chaque fois à leurs exigences. Et quand Victor-Lévy Beaulieu écrit, il n'y va pas avec le dos de la cuiller : ses livres comptent rarement moins de 300 pages, très souvent plus. Et que ceux qui jugent que c'est la qualité qui compte se rassurent, il a remporté tous les prix littéraires importants : Prix du gouverneur général du Canada, Prix Gilles-Corbeil 2011, Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal, prix Québec-Paris, etc. Mieux encore, il a été couronné par le prix Athanase-David, la plus haute distinction qu'un auteur puisse recevoir.

De tous les écrivains québécois, il est sans doute celui qui serait le plus susceptible d'être présenté au prix Nobel de littérature. À ce jour, cela ne s'est pas produit. Peut-être que nos gouvernements sont réticents à soumettre sa candidature. Dommage...



L'artiste qui semait des cadavres dans Paris.

DIX PETITS HOMMES BLANCS
JEAN-JACQUES PELLETIER



Également disponible
en version numérique

Hurtubise
www.editionshurtubise.com



**JEAN-JACQUES
PELLETIER**